



VENTE

34, Rue Tupin

LYON

L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 2 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

Nous publierons samedi prochain un article de Benjamin GASTINEAU, intitulé :

L'OUVRIÈRE

L'Administrateur du journal a pris toutes les mesures nécessaires pour que les nouveaux lecteurs de l'Avant-Garde trouvent au Bureau des journaux, rue Tupin, 34, tout ce qui a paru de nos deux grands romans en cours de publication : MOUTON-DUVERNET, et LE DIABLE DE MARGNOLE.

MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

Notre bonne ville est tout entière à son concours agricole, à ses pompes et à ses fêtes, et accable des prévenances d'une hospitalité... lyonnaise — qui n'a rien de commun, que la rime, avec l'hospitalité écossaise — ses hôtes de six départements.

Notre cours Napoléon rappelle, en petit, l'exhibition de l'île Billancourt à la Grande Universelle de 1867. Sous un gai soleil qui s'est enfin décidé à luire et à faire reverdir les arbres de nos promenades, les machines grincent, sifflent et fument d'un côté de l'enclos du concours, et, de l'autre, les chevaux hennissent, les ruminants mugissent, les pachydermes glapissent. Cela avec le décor obligé de mâts à oriflammes, d'écussons à augustes initiales et de sergents de ville en uniforme fraîchement dégraissé...



Muse des luttes pacifiques et des belliqueux exploits, muse de Belmontet et de Godillot (et C^{ie}), dis-moi à quelles solennités, à quelles ovations se sont prêtés jusqu'ici ces mâts, ces banderoles, ces écussons, ces toiles peintes... ou plutôt, non, recueille-toi, muse et garde un silence éloquent! Semblables à certaines consciences, pareils à certaines intelligences, ces emblèmes qui symbolisent l'enthousiasme-omnibus, la satisfaction quand même, l'allégresse officielle, ont un passé que je ne veux pas savoir. Que m'importe qu'ils aient paré le triomphe de vaches primées et d'altesses idolâtrées, servi à des manifestations catholiques et à des démon-

strations dynastiques, que le turf hippique avec ses fiévreuses émotions et ses flouteries aléatoires, que les oracles suspects des dieux et des demi-dieux de la politique se soient tour à tour repassés leur détroque! Allez, nobles oripeaux, solennel brie-à-brac, chers et indispensables à la bêtise humaine, votre règne n'est pas près de finir, car elle-même est éternelle. Vive Godillot for ever, jusqu'à la fin du monde inclusivement, car il y aura nécessairement un Godi lot chargé de la décoration du jugement dernier!



A vous, bons exposants, un bon conseil. Vous vous figurez être venus ici uniquement pour exposer vos mécaniques, produits agricoles et bestiaux, et pour briguer les primes promises aux plus méritants. C'est très-bien. Mais faites bien attention à ceci, c'est que c'est vous-mêmes qui êtes exposés.

Oui, exposés... non pas que je veuille dire que votre mise, votre allure, vos types soient assez différents des nôtres pour faire de vous des curiosités ambulantes. Ce que j'entends par là est autre et plus grave. Vous êtes exposés... à un sérieux péril. La cocotterie lyonnaise attendait votre venue comme jadis les hébreux attendaient le succulent miracle des caillies du désert. Veillez à vos plumes!

Il faut vous dire qu'une épizootie des plus rudes sévit depuis quelque temps, et dans toute l'étendue de l'Empire français, sur cet intéressant et vorace bétail qu'on nomme la cocotte. Cette épizootie a un nom très-spécial : la dèche.

Divers savants et des plus compétents, se sont appliqués à approfondir la cause de ce mal désastreux. Ils sont arrivés à des conclusions fort divergentes.

Les uns prétendent que la dèche des cocottes est une conséquence des excès du jeu.

Cette explication est assez plausible. Hippocrate a dit en effet, que de deux maux sévissant en même temps, le plus violent neutralise l'autre. Or, si la passion du jeu a acquis dans notre société réellement une intensité beaucoup plus grande que la passion des cocottes, elle doit neutraliser cette dernière ergo, plonger la cocotterie infortunée dans les horreurs de la dèche, l'une et l'autre passion ayant le même principe vital, à savoir l'argent.

Il est de fait que la dame de pique et

sa cour ont pris, depuis quelque temps, parmi nous une influence exorbitante, on ne parle que de tripots clandestins envahis par une police vigilante, et, l'autre jour, on a vendu par autorité de justice les mobiliers de deux cercles de notre ville, que les vocables d'Impérial et de Napoléon, sous lesquels ils se croyaient inviolables, n'ont pas soustraits à l'atteinte de la loi.

Donc, suivant les uns, la dèche des cocottes aurait pour cause la prépondérance actuelle de la dame de pique.

Suivant les autres, cette dèche a une origine toute providentielle. C'est le tribut sacré du denier de Saint-Pierre qui absorberait cet or, jadis prodigué en de si coupables erreurs. Notre sainte et besogneuse mère l'Eglise, se restaurerait de toute la finance supprimée à la Vénus cosmopolite qui deviendrait prochainement une Madeleine émaciée mais repentante. Les temps, dès lors, seraient proche d'une conversion universelle, et ces prophéties seraient à la veille de s'accomplir...

D'autres, enfin, ne seraient pas éloignés de croire que le choléra pécutaire qui sévit sur la cocotterie, provient d'un mauvais air qui s'est mis à souffler depuis peu dans les hautes régions de l'esprit et qui influence d'une façon inattendue les jeunes citoyens français, change leurs goûts, modifie leurs tendances, leur donne des désirs tout nouveaux, comme si une sorte de puberté se mettait en travail dans leur organisation morale...

Ce vent — pernicieux à coup sûr — souffle un peu de tous les points de l'horizon : de la libre Angleterre, de la Suisse, où la neige des cimes porte encore l'empreinte des pas de Guillaume Tell, de l'Italie frémissante, de l'Amérique purifiée de l'esclavage...



Ma foi, chers exposants-exposés, choisissez l'explication qui vous plaira, mais prenez toujours garde à vous. Avec une cocotte dans la dèche, une prime de jument poulinière, de vache suitée, voire même de taureau reproducteur, ne ferait que passer comme une gorgée de tisane... de champagne, et vous pourriez bien, en échange, recevoir et rapporter à Madame une prime dont elle ne serait pas flattée du tout.



A propos de prime, le Tribunal civil de Lyon vient d'en allouer une de six cents francs à notre grand confrère le Progrès, que lui paieront à frais communs le Pays, le Gaulois et le Salut Public, pour le dédommager de l'avoir traité de vendu et de mouchard. (Pays. Textuel.)

Voilà donc le Progrès dédommagé et vengé. C'est au mieux. Quant à se laver, ce n'était pas la peine. Le communiqué, adressé par le ministère à M. Paul de Cassagnac, avait pourvu à cette lessive. Donc, débarbouillé par le ministre, indemnisé par le tribunal, que lui faut-il de plus? rien, je présume. Et si la mauvaise tache Cassagnac donne encore un peu d'odeur, n'a-t-il pas le camphre de M. Raspail pour achever sa désinfection, de façon que les nez les plus susceptibles n'y connaissent plus rien?

GUILLOT.

PHYSIOLOGIES MUSICALES

VIII

L'UNION LYRIQUE

Directeur : BERNET.

Historique.

Vers 1860 l'infatigable Chapolard sentit un violent besoin de... fonder une société quelconque; aussi se rendit-il au bureau de la voirie et demanda à parler à M. l'ingénieur Bonnet. Introduit, Chapolard prend au collet son hôte et le somme, un diapason sur la gorge, d'être le président de la société chorale qu'il avait l'intention de fonder. Vaincu par ce procédé plein de délicatesse, le père des balayeurs de notre bonne ville de Lyon, se rendit au désir émis par l'infatigable Chapolard, et le lendemain, le lendemain le soleil qui se lève ordinairement du côté des Brotteaux, dardait ses premiers rayons sur les fondateurs de l'Union Lyrique. Alors, cette société ne comptait encore que deux membres, M. Bonnet, président, et Chapolard, directeur; ce dernier seul était musicien. Mais, excités tous les deux, Chapolard, par l'amour de son art, et M. Bonnet, par Chapolard, ils s'étaient jurés l'un à l'autre de réussir, et voilà comment ils s'y prirent. M. Bonnet, grâce à ses relations, trouva le moyen de recruter un certain nombre de membres honoraires, de ces gens qui n'aiment pas la musique, mais qui patronnent une société, parce que, paraît-il, c'est tout-à-fait bon genre. Aussitôt que l'on sut que le Pactole roulait à côté du Rhône, cours Lafayette, dans le splendide local, que s'étaient payés ces Messieurs, il vint l'idée à quelques chanteurs de s'en mettre : c'est ainsi que Chapolard eut d'abord

un sous-chef, puis un, deux, trois, et même plusieurs chanteurs.

Désormais l'Union Lyrique était organisée.

Renseignements.

Oui, l'Union Lyrique était organisée : Chapolard en était si content que pour se récompenser, il prit la direction vacante de la Lyre Lyonnaise; ce qui valut à la première, au concours de Saint-Etienne, une veste que le jury eut la politesse d'offrir du titre de quatrième prix. C'était peu pour les protégés de M. Bonnet; aussi pria-t-on Chapolard de se retirer : celui-ci n'hésita pas et passa sa charge à un chef de fanfare de chasseurs, qui fut bientôt remplacé par M. Bernet.

Chapolard congédié, tout devait marcher à ravir, aussi l'Union Lyrique n'eut pas de peine à remporter un prix au concours de Grenoble. Aujourd'hui, elle compte parmi les bonnes sociétés chorales de notre ville; ses membres chantent avec beaucoup de goût; quelques-uns ont de très-belles voix; employés et ouvriers, ils se prodiguent d'une façon étonnante, aux concours, aux festivals, et quand la table est bien garnie, quand le vin est bon... je ne vous dis que ça.

A Ω

LA MÈRE GUY

Dimanche dernier, 18 avril, on conduisit à sa dernière demeure la MÈRE GUY, qui est appelée à jouer un rôle si important dans le prologue de notre roman historique, Mouton-Duvernet.

Depuis longtemps, celle que l'on appelait jadis la belle Jeanneton, accablée par l'âge, avait perdu non-seulement la vigueur et l'énergie, mais encore l'intelligence et la raison. Une seconde enfance avait commencé pour elle, enfance de vieillard aussi féconde en tristesses que la première l'avait été en joies; durant tout ce long assoupissement, ses enfants n'ont pas failli à leur devoir; les soins les plus tendres, une surveillance affectueuse et de tous les instants, les attentions les plus délicates, en un mot, tout ce que peut l'amour filial, tous ces petits riens, qui semblent vains et qui pourtant sont les plus appréciés, lui étaient prodigués sans cesse par ses deux filles qu'elle ne reconnaissait même pas.

Jeune, elle avait eu beaucoup à lutter. Sans que jamais sa gaieté naturelle en fut altérée, elle avait supporté de bien douloureuses épreuves; mariée à dix-huit ans à un pêcheur, elle avait vu le fruit d'un travail commun, des épargnes amassées avec peine dévorées en peu de temps, et à cette époque de troubles

Feuilleton de l'Avant-Garde.

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

IV

Le Maire de Lyon.

Le 23 février 1815, la ville de Lyon présentait sur tous ses points un singulier aspect. Notre cité, d'ordinaire si active et si laborieuse, semblait ce jour-là, avoir délaissé toute espèce de travaux. Les métiers étaient muets et l'on n'entendait plus leur tic-tac prolongé. Les magasins étaient fermés, et toute la population lyonnaise était sur pied.

Depuis la première heure, des estafettes, des officiers en grande tenue, parcouraient la ville en tous sens.

De toute part, on allait et venait, on s'abordait avec des airs inquiets, on n'avait qu'une seule phrase, qu'un mot unique sur les lèvres.

— Il est en France!
Ce mot magique paraissait avoir réveillé tous les habitants; il courait de bouche en bouche; les uns se regardaient avec stupeur; d'autres au contraire poussaient de longs cris de joie.

Des groupes s'étaient formés à tous les coins de rue, les bourgeois s'étaient mêlés aux ouvriers; vainement les soldats avaient cherché à disperser la foule.

Sur la place des Terreaux, ces groupes étaient plus nombreux, là une agitation fiévreuse régnait depuis le matin, les conversations étaient très-animées et toujours le même mot passait sur toutes les lèvres.

— Il est en France!
Un nouveau Demiénil avait-il écrit sur les murs de la ville quelque menace politique? Et que signifiait cette phrase que l'on se répétait tout bas, les uns, avec terreur, les autres avec joie.

Aux abords de l'Hôtel-de-Ville, la foule paraissait plus compacte, on se pressait, on se bousculait, chacun voulait lire la proclamation que le maire Defargues avait fait placarder depuis le matin sur tous les murs de la ville et qui était la cause de tout ce tumulte.

Cette proclamation était ainsi conçue :

Habitants de Lyon,
Des agitateurs cherchent à semer parmi vous des insinuations perfides, dans le but de faire revenir en France, sur un territoire devenu pour lui à jamais une terre étrangère, un tyran dont la seule présence suffirait pour troubler cette harmonie, cette paix, cette heureuse tranquillité, dont la France depuis sa retraite goûtait le charme, sous l'égide d'un gouvernement paternel et légitime. Mais, que pourrait le délire d'un homme, que pourrait même une armée, contre l'autorité d'un souverain révéré, d'un roi dont la puissance repose sur les droits les plus sacrés et plus encore sur un sentiment inaltérable, l'amour de ses sujets; d'un roi enfin, dont la France apprécie chaque jour la profonde sagesse?

Citoyens de toutes les classes, vous donneriez dans cette circonstance à ce monarque adoré de nouvelles preuves de cet attachement, de ce dévouement et de cette fidélité, qui au milieu de nos orages firent votre gloire et excitèrent l'admiration de l'Europe étonnée. Vous comparez le bonheur, le repos et la tranquillité dont vous jouissez depuis neuf mois, avec les inquiétudes et les angoisses auxquelles vous étiez livré, avec les sacrifices de toute espèce que l'on exigeait de vous à chaque instant pendant les années précédentes, et vous en appréciez la différence. Fidèles à l'honneur, vos magistrats seront toujours à votre tête, ils fondent leur confiance

sur le bon esprit qui dans toutes les circonstances vous a constamment dirigés.

Le maire de la ville de Lyon.

Telle était la proclamation que les habitants de Lyon avaient pu lire à leur réveil et qui leur avait fait abandonner leurs occupations, pour venir voir ce qui se passait.

Chacun commentait à sa façon les paroles du maire Defargues.

— Le Louis n'est pas rassuré, dit un loustic en clignant de l'œil.

— Moi qui croyais qu'en avait tué Buonaparte, fit un autre.

— Je savions bien qu'y rescussiteront un jour ou l'autre, dit un gros paysan sur la tête duquel se dressait un gigantesque bonnet, vulgairement appelé cascumèche.

— Ohé, gros père, ne poussez pas, vous allez vous crever.

Ce lazzi poussé par un gone lyonnais mit le rire à la partie.

En un instant le paysan fut entouré, et tiré de tous les côtés, on lui arrachait sa blouse et quelqu'un s'emparant de son bonnet en coiffa la perche sur laquelle était placée la proclamation du matin.

Il eut bientôt tiré de leurs mains.

— Le premier qui touche à ce vieux père, je lui f... ma botte quelque part.

Ces paroles parurent en avoir imposé à ceux qui l'entouraient car personne ne bougea plus et le paysan se retira tout confus.

— C'est un officier de police, bien sûr, dit quelqu'un.

— Dis donc que c'est un mouchard et t'auras dit la vérité, petiot, et en même temps tu ne lui auras pas volé ses noms et qualités.

L'homme qu'on venait de traiter ainsi s'éloigna, mais il sembla instinctivement avoir entendu ce qu'on venait de dire sur lui, car il se retourna brusquement et s'approchant du dernier qui avait parlé.

— Qu'est-ce que tu viens de dire?

— Moi?... rien.

— Si fait, tu as parlé?

— Si j'ai parlé, alors, j'ai du dire que Buonaparte ne pourrait pas revenir en France, à cause que notre bon roi n'a guère envie de lui laisser la place.

— Fais attention à toi.

Et il s'éloigna.

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 12 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les numéros suivants.

et de guerre la misère avait failli envahir son foyer; mère, elle avait travaillé pour nourrir et élever ses enfants, et peu à peu, Dieu aidant, elle avait fondé avec son mari le restaurant aujourd'hui en renom, où toutes les célébrités de passage à Lyon s'arrêtent pour manger cette fameuse matelotte; elle avait réussi, mais sa vigueur était épuisée; elle s'est éteinte doucement, vendredi 16 avril, entre les bras de ses enfants en pleurs sans avoir repris une lueur de raison.

Nous avons cru devoir lui consacrer ces quelques lignes que liront avec plaisir tous ceux qui l'ont connue, et tous ceux qui sont appelés à la connaître par notre feuilleton en cours de publication.

L. D.

LETTRES ANGLAISES

N° 3.

Messieurs les Français,

Peut-être trouvez-vous que je vous dis des choses désagréables. Peut-être lisez-vous avec des dispositions impatientes les lignes d'un étranger à qui vous trouvez beaucoup plus de défauts que vous n'en avez vous-mêmes.

Je vous supplie cependant de ne me traiter que comme un homme qui, voyageant à travers vos mœurs et vos idées, suit les grandes routes et les petits chemins, prend des notes en passant, et déchire pour vous quelques feuilles de son carnet de touriste.

D'ailleurs, personne ne sait bien au juste si ce sont les hommes qui font l'époque, ou si c'est l'époque qui fait les hommes. Lord Byron a bien dit que « les hommes sont esclaves des événements, » mais malgré le mot, qui est heureux en lui-même, la question est toujours pendante.

Donc, vous pouvez toujours répondre, quand même vous vous reconnaîtrez dans ce que je dis de vous : ce n'est pas de notre faute, c'est l'époque qui veut ça.

Pour aujourd'hui, j'admets cela en principe, et c'est, non à vous, mais à votre époque que je vais parler :

Epoque, ma mie, tu as eu des crises de nerfs et des accidents de sang qui ont abattu ton poulx, ralenti l'action de tes artères et affaibli le jeu de tes poumons. Le docteur Officialité a commencé par te traiter au bouillon de poulet et aux sauces blanches. Mais, comme cela te faisait glisser entre ses doigts, il a jeté les vieilles fioles par la fenêtre et t'a inondée d'excitants pimentés de cantharides, dans l'espoir de réveiller la vitalité défaillante.

Or, l'un et l'autre traitement sont mauvais, parce que le premier étouffe et que le second épuise. A choisir, pourtant, j'aimerais mieux le premier, quoiqu'il soit odieux, parce que, à tout

prendre, il laisse le malade un peu plus ancré dans la vie que ne fait l'autre.

Epoque, ma chère, tu as dardé ta chaleur sur les cloaques où l'on avait jeté les vieux crimes sociaux pêle-mêle avec le sang qui les expiait, et de cette boue échauffée jusqu'à la putréfaction, est née la bourgeoisie.

Véritablement, tu as fait là un bel ouvrage! Oh! je comprends qu'une époque fière veuille être libre, j'applaudis — et tout être raisonnable applaudit avec moi — lorsque je vois les poumons d'une génération soulever la poitrine en l'emplissant de l'air que rien n'enchaîne; mais ce que je ne comprends pas, ce que je trouve illogique et sot, c'est de rompre une chaîne d'or pour en prendre une de fer.

Être devenue bourgeoise est le pire sort qui ait pu t'être réservé. « Les dangers intérieurs viennent des bourgeois, » a dit... (il paraît que je ne peux pas le nommer). Le mot est bien plus gros d'idées qu'il n'en a l'air, comme presque tous ceux de ce penseur un peu nébuleux. C'est de la synthèse, analysons.

Le bourgeois, trop petit pour animer les voûtes d'un panthéon, rapetisse les temples afin de s'encadrer à sa taille. De même, il retient les idées, afin d'en faire autour de lui un orbé dont il puisse toucher les quatre points de la main. S'il le pouvait, il baisserait le ciel dont la hauteur l'offusque.

Il efface du code de l'humanité ces grandes pensées que les génies seuls peuvent regarder en face en les mesurant, et il écrit sur la rature : folie ou impiété.

Après avoir sapé ce qui est au-dessus de lui, après avoir brisé le haut de l'échelle, son échelon à lui se trouve être devenu le premier, et à partir de ce moment, son but est de s'y maintenir sans partage, et son moyen, de donner des coups de pied hargneux à tout ce qui grimpe après lui. D'autant plus jaloux de sa place qu'il l'a nouvellement conquise et qu'il connaît son peu de droits à l'occuper, il se sacré au plus vite par de petites lois restrictives, par de grandes phrases où l'ordre apparaît étranglant l'égalité, et par des gardes civiques qui font faction autour du dieu conservateur.

Oui, le bourgeois est l'ennemi intérieur, car il ne peut être que pygmée ou ventru, car il consomme et ne produit pas sous le point de vue intellectuel, car il est envieux, jaloux, personnel, égoïste, et que, avide de ces fruits qui s'appellent distinctions, honneurs, et qui poussent trop haut pour qu'il les puisse atteindre de la main, bête comme un castor, il rongé l'arbre au pied et détruit la récolte de l'avenir ne s'inquiétant que de la sienne.

Voilà donc, pauvre époque, ce qu'à produit ton premier traitement.

Mais il te mit si bas que ton docteur ordinaire, ainsi que je l'ai dit, déchira les vieilles formules, et, profitant de l'irritabilité que la faiblesse avait ame-

née dans ton système nerveux, excita en toi, au moyen de la pile électrique, ces soubresauts qui ressemblent à la vie.

A partir de ce moment, le mot d'ordre fut : « des polissonneries, tant que vous voudrez; des idées fortes, jamais! »

Hélas! tu mordis à la polissonnerie! Tout ce qui avait quelque valeur s'en alla en miettes, en fumée, ou mourut d'abandon. La Grande Duchesse peignit le dernier mot de ton patriotisme; l'Œil Crevé, le dernier mot de ton esprit; Gustave Droz fit de ta mère de famille la cocotte honnête, et tu ne compris plus dans les arts que ce qui en devenait industriel.

Quant à ce qui est création, tu ne sais plus ce que c'est : impuissante, abruti par les censures sans nombre, qui l'ont coupé les ailes et l'ont châtiée, tu copies les expressions des grandes pensées, et encore n'estimes-tu plus guère ces expressions, parce que le sens t'en échappe.

Triste et honteux!... se complaire entre la débauche canaille et l'impuissance; jouer le rôle de chapon vicieux, c'est le degré qui précède le néant. Et tu espères te sauver de tout cela en soignant les intérêts de ta boutique?

Rappelle-toi bien ceci : Le commerce est un des moyens du progrès humain; mais seul, il ne fait, ne soutient rien, parce qu'il est un résultat et non un principe; et si celui qui le pratique ne se garde pas d'y être bourgeois, il ne sera jamais un commerçant, il ne sera qu'un boutiquier.

Médite, pauvre époque, ce que je viens de te dire, et crois-moi :

Ton fils peu reconnaissant,

SHARP-INK, esquire.

Pour copie conforme :

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

Nous rappelons aux concurrents du troisième tournoi de l'Avant-Garde (les Monuments de Lyon) que, vu le grand nombre d'œuvres envoyées, le concours sera clos demain dimanche 25 avril.

Nous en ferons connaître le résultat dans notre prochain numéro.

18° SORTIE EN TIRAILLEUR

Séance au Corps des Mandataires Légumineux.

PROLOGUE.

Comme chacun sait, les légumes ont l'habitude de changer le corps de leurs représentants au printemps de chaque année. Aussi, quand arrive la fin d'avril, les titulaires prennent tous la parole pour faire souvenir qu'ils existent encore malgré un silence de plusieurs mois. Nous vous sténographions, pour nos lecteurs, l'une des séances les plus orageuses, pensant que cette séance aurait pour eux quelque intérêt.

Présidence de POTIRON.

Sont au banc du Gouvernement : MM. Artichaut, Navet, Tomate.

Se distinguent tout en haut de la montagne : Haricot et Cornichon.

La séance est ouverte.

CINOLE, l'un des secrétaires élus, donne lecture du procès-verbal.

HARICOT. — Je demande la parole sur le procès-verbal.

POTIRON. — La parole est à Haricot.

HARICOT. — Il n'est pas vrai que dans la dernière séance j'aie dit : L'asperge s'est trompée, je me souviens de mes paroles, les voici textuellement : L'asperge en a menti! (bruit)

POTIRON. — Je devrais rappeler Haricot à l'ordre, mais grâce à sa connaissance des discussions parlementaires, je me contenterai de lui faire observer que depuis trop longtemps il met beaucoup de pétulance dans ses discours.

HARICOT. — Rappelez-moi à l'ordre, Monsieur le Président : j'accepterai votre rappel à l'ordre; je n'accepte pas vos observations.

NAVET. — Je suis pétrifié de l'insistance de Haricot, mais je suis tout-à-fait de l'avis de M. le Président. Quand Haricot monte à la tribune, on dirait un pétard qui éclate dans le pétrole.

(Le procès-verbal est adopté.)

L'Ordre du jour appelle la discussion sur le plus ou moins d'opportunité où Poireau se trouve d'être présent dans chaque pot-au-feu.

CORNICHON, de sa place. — Messieurs, je ne tiendrai pas longtemps votre attention, car vos instants sont précieux. Vos épouses vous appellent, vos électeurs vous attendent. Pour moi, j'ai une petite partie de campagne à faire ce soir. M^{me} Cornichon m'a dit : Mon gros chien, nous irons ce soir dans notre charmante propriété du bocal, et... (A la question, à la question.)

CORNICHON. — Messieurs, votre interruption est ridicule, si vous avez des choses sensées à dire prenez ma place. Mais je suis membre de l'opposition avancée et en cette qualité je dois parler sur toutes les questions. Je tiendrai assez à ce que Poireau restât au pot-au-feu, car sans cela, je ne sais trop de quelle façon il serait utilisé.

POIREAU. — Je demande la parole pour un fait personnel.

POTIRON. — La parole est à Poireau.

POIREAU, à la tribune. — Cornichon veut faire de moi un légume vulgaire, si nous discussions nos mérites réciproques, je crois que j'obtiendrais aisément la prépondérance. (Oh! oh! sur les bancs de l'opposition.)

CORNICHON. — Je suis trop engagé dans la question pour conserver la parole, mon estimable collègue et ami Haricot va la prendre à ma place.

HARICOT. — Tout ça, c'est des bêtises. Nous avons tous notre spécialité et nous devons nous y tenir. Les légumes conservateurs veulent empêcher sur nos prérogatives, l'autre jour Tomate s'est fait accommoder à l'étruvé, c'était infect.

TOMATE. — Infect vous-même! (Cris sur les bancs de l'opposition, bravos sur les bancs conservateurs.)

HARICOT. — Je méprise l'insulte de Tomate, mais comme je tiens à lui faire savoir qui je suis, je lui lanquai une gifflé en sortant! (Tumulte. A l'ordre, à l'ordre.)

TOMATE, rouge de colère. — S'il n'était pas dans ma nature de filer doux, j'irais m'offrir moi-même....

HARICOT. — Offrez-vous! (Assez, assez.)

HARICOT. — Nous sommes les représentants de la capitale et la capitale est la crête du pays. (La clôture, la clôture.)

POTIRON. — Messieurs, vous devez me rendre cette justice, que je laisse aux débats toute la liberté désirable, mais je ne veux pas que cette liberté dégénère en licence.

PETIT POIS. — J'ai envie de boire le verre d'eau sucrée. Personne ne s'y oppose? (Petit pois avale le verre d'un trait.)

POTIRON. — Je ferai observer à Petit Pois qu'à chaque séance il s'infilte un verre d'eau sucrée et cela sans raison.

PETIT POIS. — Monsieur le président, je demandé toujours la permission; du reste vous n'é-

tes pas sans savoir que c'est l'eau qui me fait pousser.

L'incident est clos. POTIRON. — Nous allons procéder au vote sur la question de savoir si Poireau restera au pot-au-feu ou s'il en sera exclu. Ceux qui seront pour l'affirmation resteront assis, les autres se leveront.

(On procède au vote.)

POTIRON. — A l'unanimité, moins quatre voix, Poireau restera au pot-au-feu. Les quatre voix opposantes sont celles de Haricot, Cornichon, Carotte et Laitue. Oignon n'a pas pris part au vote.

OIGNON. — Je vais vous expliquer... POTIRON. — N'expliquez rien, vous avez la malheureuse habitude quand vous parlez, de nous faire tous pleurer.

LAITUE. — Je proteste, Monsieur le président, contre l'interprétation de mon vote. Je suis restée assise par conséquent j'ai voté pour.

POTIRON. — Comment, vous êtes restée assise, mais votre tête dépassait celle de tous les autres.

LAITUE. — C'est que je suis une laitue montée, Monsieur le président.

POTIRON. — La séance est levée.

HARICOT. — Je proteste contre la taille de Laitue, nous sommes les représentants des légumes et nous sommes tous égaux. Qu'on lui coupe la tête.

POTIRON. — J'ai déjà eu l'honneur de dire que la séance est levée, Haricot, mon ami, calmez-vous et allez en paix!

Le sténographe rapporteur, JACQUES HURET.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

« Vive la République! »

Voilà ce que l'on chante tous les soirs au Casino aux applaudissements frénétiques de la salle entière; en vérité, jamais bravos n'ont été placés plus à propos, car... le chanteur, une basse superbe, enlève son public.

Il s'agit du naufrage du Vengeur.

M'expliquez-vous, ô censure, ma mie, tendre censure de mon cœur, ô vous qui avez refusé votre timbre sacré (n'intervertissons pas l'ordre des mots, s'il vous plaît) votre timbre sacré, dis-je, à nos Ramollis, parce qu'on y rencontrait quelque part le mot sédition de citoyen (ah! mais...) m'expliquez-vous dans quel moment de détermination de raison, vous avez pu permettre que l'on chantât ces deux vers?... Voilons-nous, mes frères :

Au cri : Vive la République! Sombra le vaisseau le Vengeur.

Voilons-nous encore, mes frères.

O censure imprudente, ô bacheliers és-ciseaux, qu'avez-vous fait? Il était si simple de changer le premier vers :

Au cri : Vive l'ancien Empire.

C'est ça qui aurait rudement remué la salle : il me semble que j'y suis.

A propos, il y a du nouveau.

La Société des gens de lettres vient de prononcer l'exclusion de son sein des gens attachés à la censure.

Eh bien! vrai! c'est maladroît. Vont-

Effectivement, l'homme en question gravissait en ce moment même les degrés qui menaient dans la cour intérieure de l'hôtel il parla à un gendarme qui se tenait près de la porte et passa.

L'hôtel-de-Ville était alors à peu près ce qu'il est aujourd'hui. A cette époque, il était habité par le maire de la ville, successeur des prévôts, des mouchards qui avaient disparu depuis la Révolution. Le maire, qui était alors, Joseph de Méallet, comte Defargues, était le premier fonctionnaire de la cité, et passait bien avant le préfet, dont les attributions sous la première restauration avaient été amoindries par Louis XVIII à qui répugnaient toutes les innovations de l'empire.

Defargues était une créature de Napoléon I^{er} qui l'avait fait maire de Lyon et qui l'avait gratifié de beaucoup d'autres dignités, qu'il méritait seulement pour son dévouement à servir le plus fort. Il n'en avait pas moins après l'abdication de Fontainebleau abandonné celui qui l'avait fait quelque chose et s'était offert au gouvernement de la Restauration.

C'était un homme de petite taille, au front chauve, aux yeux caves; son sourire était fin et sournois, il était distingué dans sa petite personne drapée dans une certaine importance. Il appelait ses administrés « ses bons Lyonnais » il disait volontiers qu'il en faisait ce qu'il voulait, et c'est ce qu'il avait du reste dit à Louis XVIII en s'offrant à lui lors de son retour, pour demeurer maire de Lyon.

La proclamation qu'il avait lancée le matin dans toutes les parties de la ville, l'occupait au plus haut point.

Pendant que presque tous les citoyens étaient réunis autour de l'hôtel-de-Ville, lui se promenait à grands pas dans son cabinet, tout rempli de papiers et de dépêches, de temps en temps il se frappait le front, il laissait échapper quelques paroles.

— Quel effet cela aura-t-il produit? j'ai été trop vite, s'il réussit, j'ai eu tort, j'aurais dû attendre; toute la chance n'est peut-être pas pour lui.

La porte s'ouvrit, un homme entra.

— Qui vient là? dit-il tout saisi.

— Pardon, M. le maire, mais j'ai frappé trois fois, et...

— Ah! c'est toi, Berteau, eh bien qu'est-ce qu'il y a de nouveau.

— Oh! pas grand chose, répondit l'homme que Defargues appelait Berteau et qui n'était autre que celui que tout à l'heure sur la place on traitait de mouchard.

— Que disent-ils?

— Qu'ils sont dévoués au roi.

— Tout haut : c'est ce qu'ils disent tout bas qu'il aurait fallu entendre.

— C'est difficile, ils paraissent se délier beaucoup de quiconque les approche.

— Vous ne savez donc rien, fit Defargues avec impatience. Cette prétendue réunion qui devait avoir lieu cette nuit aux Étroits, chez la mère Guy, que sait-on?

— C'est M. Cormeau qui a dirigé cette expédition lui-même, il est parti hier soir avec quelques hommes, les hommes sont rentrés, mais nous n'avons pas des nouvelles de leur chef.

— Que ne le distiez-vous de suite. Cet animal se fera assommer un de ces quatre matins, vous verrez ça.

Un huissier entra à ce moment et remit au maire une dépêche qui arrivait à l'instant.

Defargues l'ouvrit.

— Que vois-je! s'écria-t-il, il est trop tard. Cormeau qui n'est pas là et je vais avoir besoin de lui.

— Si je puis vous être utile, dit Berteau en s'avançant.

— Non, allez, qu'on cherche Cormeau et aussitôt qu'il sera rentré, qu'on me l'envoie immédiatement.

L'homme sortit.

Resté seul, Defargues put mieux se rendre compte de la situation.

Une dépêche du duc de Raguse l'avertissait que l'abbé Girard était parti de Paris le 23, porteur de papiers importants dont il fallait à tout prix s'emparer.

— Le 23, fit Defargues, en reprenant sa marche précipitée à travers l'appartement, il n'y

pe arriver que cette nuit, il est donc encore temps.

Il jeta sur la pendule un coup d'œil rapide.

— Bientôt onze heures, et Cormeau ne revient pas. C'est lui que je veux charger du soin de s'emparer de ces papiers, il n'y a que lui d'assez habile pour une semblable mission.

Il s'arrêta les mains dans ses poches, comme un homme contrarié.

— Cet animal se sera fait tuer, c'est sûr. Il fit un geste de...

— Bah! le drôle est habile, il est peut-être déjà sur la piste. Et puis, tout va bien, j'ai laissé croire dans ma proclamation que Bonaparte était débarqué, afin de mettre mieux chacun sur ses gardes. Quand même il serait débarqué, nous pourrions compter sur l'armée, sur les généraux, nous avons pour nous Boissy d'Anglas, de Montesquiou, le général Mouton-Duvernet.

— Le général Mouton-Duvernet est un traitre, fit un veix.

Defargues se retourna brusquement. Cormeau était devant lui.

Cormeau expliqua alors comment après avoir cherché vainement à pénétrer par la force dans l'auberge de la mère Guy, il avait employé la ruse et avait assisté à la réunion des conjurés.

— Ces papiers? dit rapidement Defargues.

— Je les tiens.

— Où sont-ils?

— En lieu sûr.

— Très-bien mon brave Cormeau. Defargues soupira comme soulagé d'un grand poids?

— Alors, tu as assisté à la réunion de cette nuit?

— En personne.

— La date du débarquement?

— Le 26.

— Le lieu?

— A Antibes.

— Et Mouton-Duvernet?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Mouton-Duvernet est un traitre.

— Sais-tu au moins ce qu'il est devenu?

— Je le sais.

— Très-bien, nous le tenons alors.

Et Defargues se frotta les mains et répéta plusieurs fois ces trois mots :

— Nous le tenons.

En ce moment la porte s'ouvrit et l'huissier de service annonça :

— Le général baron Mouton-Duvernet. Cormeau et Defargues se regardèrent.

La suite au prochain numéro.



ils être méchants maintenant, ces gail-lards-là.

Il est déjà question de supprimer de l'arithmétique ces quatre chiffres 3, 4, 8 et 9, chiffres évidemment dangereux puisqu'ils servent à composer la date de deux époques qu'il faudra aussi effacer de l'histoire, 48 et 93.

On supprimera, en outre, le deux décembre du calendrier; comme compensation, on mettra un jour de plus au mois d'août: il y aura désormais deux quinze août.

On nous réserve ainsi une foule de petites surprises...

Vous verrez!
Sérons-nous heureux! Sérons-nous heureux!

Toi, Casimir Mondon, secrétaire d'ambassade... non!... de la rédaction d'une feuille excessivement spirituelle, si l'on en croit Villemessant, j'ai nommé le *Figaro*, toi, Casimir Mondon, viens ici.

De qui est ce mot de la fin que je surprends dans les *Échos de Paris*, du mardi 20 avril 1869:

Entre un dentiste et sa cliente:
— Mais docteur, on prétend que nettoyer les dents, cela les déchausse?
— Mon Dieu, madame, est-ce que vous faites cette réflexion lorsqu'il s'agit de vos pieds?

Je vous conseille, Monsieur Casimir Mondon, de lire dans *L'Avant-Garde* (28 mars 1869) l'article intitulé *Ombres chinoises* et signé Marius Gérard.

Bah! réflexion faite, ne le lisez pas; vous l'avez déjà lu.

Il faut encourager l'agriculture; encourageons l'agriculture, et surtout, soyons sérieux; nous allons parler du concours régional agricole.

D'ailleurs, c'est tout simplement une réclame: aujourd'hui, samedi, vous pouvez tout voir pour 50 centimes, et demain pour rien; il me semble préférable de n'y aller que demain.

C'était bien un peu cher, ces jours derniers; 1 franc par personne pour voir des machines et des bêtes! Mais, par exemple, un jour où ce n'était pas cher du tout, c'est jeudi; pour ses deux francs on voyait et les machines, et les animaux, et, pour cette fois seulement, le jury. Il faut convenir que si pour les machines et les bêtes, l'entrée valait un franc, avec le jury, elle valait bien vingt sous de plus; un jury vaut vingt sous ou ne vaut rien.

A ce prix-là même, il n'y avait rien à gagner; c'est ce que ça coûte.

Le besoin d'un journal officieux se fait sentir; il ne manque que des capitaux. M. Taillefer les fournit: *L'Étendard* paraît. Or, sur les huit cent mille francs que le susdit Taillefer, caissier de l'Union, a prêtés à M. Pic, directeur de *L'Étendard*, un million sept cent mille sont sortis irrégulièrement, très-irrégulièrement de la caisse de la Compagnie; comme on le voit, il faisait danser l'anse du panier sur une grande échelle, et

dans quel but! Pour commander *L'Étendard*; heureusement pour le coupable; s'il obtient le bénéfice des circonstances atténuantes, ce sera grâce à celle-là.

Le *Courrier de Lyon* a un abonné dans la rue Pareille. Cet abonné — qui doit être un bien brave homme, — se plaint à M. Poney, avec raison d'ailleurs, dans une longue lettre, de la transformation de sa rue en un véritable abattoir, où, nuit et jour, on égorge des chevreaux aux yeux d'une foule d'enfants qui rient et prennent plaisir aux cris de ces pauvres bêtes.

Jusqu'à, je suis de l'avis de l'abonné de la rue Pareille; mais mon cœur refuse de s'attendrir à cette phrase touchante:

Hélas! nous sommes déjà bien assez malheureux d'être obligés de les tuer pour nous nourrir.

Cet abonné ne doit pas manger une cotelette sans l'arroser de ses larmes.

Un bohème rencontre un ami mieux argenté que lui:

— Peux-tu me prêter vingt francs?
— Impossible, mon cher, je n'en ai que dix.

— Diab!... Enfin, donne-les moi toujours, tu m'en devras les dix autres.

ERNEST CAPITAN.

PALAIS DE L'ALCAZAR

Dimanche 2 mai

GRAND CONCERT ANNUEL DE JOSEPH LUIGINI

C'est le dimanche 2 mai que doit avoir lieu, au Palais de l'Alcazar, le grand concert annuel de notre sympathique chef d'orchestre, M. Joseph Luigini.

Pour la première fois, il sera donné aux Lyonnais d'entendre la musique de Richard Wagner; peut-être sera-ce aussi pour la dernière fois. On exécutera en outre les plus beaux passages de la fameuse Messe de Rossini.

Enfin, les artistes du Grand-Théâtre se feront entendre dans les plus beaux morceaux de leur répertoire; pour quelques-uns, M. Delabranche aux autres, ce sera une représentation d'adieux aux Lyonnais.

Voici d'ailleurs le programme, qui nous dispense de toute réclame.

- PROGRAMME
1. Ouverture d'*Obéron* (Weber), exécutée par l'orchestre.
 2. *Pardon pour notre crime*, mélodie (par le R. P. Ligonnet), chantée par M. Méric.
 3. *Fragment de la messe solennelle* (Rossini), chanté par M. Sylva et M. Marthien.
 4. *Marche Turque* (Mozart), exécutée par l'orchestre du Grand-Théâtre Impérial.
 5. Valse de l'opéra *Une Folie à Rome* (Ricci), chantée par Mlle Singelée.
 6. Ouverture de *Marquise d'Anjou* (Meyerbeer), par l'orchestre.
 7. *Credo* de l'opéra *Herminium* (F. David), chanté par M^{me} De Taisy.
 8. Prélude et marche nuptiale de l'opéra *Lohengrin* (R. Wagner), exécutés par l'orchestre.

9. Air des *Djins* (Auber), chanté par Mlle Dartaux.

10. Grand duo de *Roméo et Juliette* (Gounod), chanté par M^{me} De Taisy et M. Delabranche.

11. *Grande Marche du Couronnement* (Meyerbeer), exécutée par l'orchestre du Grand-Théâtre et la Fanfare Lyonnaise.

PRIX DES PLACES

Fauteuils, 3 f.; Pl., numérotées, 3 f.; Pourtour, 1 f. On trouvera fauteuils et places numérotées. BILLETS DE POURTOUR, dans tous les magasins de musique; à la librairie Méra, rue Impériale; au cercle de la Fanfare Lyonnaise; chez le concierge du Grand-Théâtre et à la porte de l'Alcazar, au moment du concert.

Espérons que les Lyonnais ne manqueront pas cette occasion de témoigner toute leur sympathie à l'éminent chef d'orchestre de notre première scène, ainsi qu'à tous les artistes aimés du public qui lui apportent leur gracieux concours.

BLAGUES LOCALES

AU NAVET TRIOMPHANT

Maison spéciale recommandée pour les articles nécessaires aux réceptions de préfets en tournées départementales.

A la veille des élections, M. Blaguenavinski, directeur de cet établissement, de création récente, offre aux populations rurales enthousiasmées, des arcs de triomphe bien conditionnés, de toutes qualités et de tous prix, depuis 500 fr. jusqu'à 4,000 fr.

APERÇU DES PRIX:

Arc de triomphe en pelures de raves, 500 fr.

Arc de triomphe en bois de fagot, 600 fr.

Arc de triomphe pittoresque, 800 fr.

Arc de triomphe avec attributs agricoles, 1,200 fr.

Arcs de triomphe décoratifs depuis 1,500 fr. jusqu'à 4,000 fr.

FOURNITURES DIVERSES.

Chars, palanquins, palmes, encensoirs, encens, couronnes, cantates, discours, toasts, lampions, transparents, oriflammes, feux d'artifices, etc., etc., le tout aux plus justes prix.

SPECIALITÉ

De: DEMI-ARCS DE TRIOMPHE pour villes endettées et communes à la déche... LUNETTES pour habitants rétifs, faisant voir tout en rose et prendre les vestes pour des lanternes.

MANNEQUINS se mettant à plat ventre, et crélins dressés pour l'allégresse...

NOTA BENET. — Pour les réceptions devant se faire avec une certaine pompe, l'administration prévient les populations qu'elle s'est assurée le concours des pompes de Vénissieux, qui sont toujours disponibles de jour.

LE SIÈGE DE LA MAISON

est à Bordable, dans Léka, près Sens.

LE LANTIBARDANNEUR.

DU CLOU

Intérim de la Vicomtesse.

Mesdames, quelque monotones que soient nos excursions historiques à travers les temps anciens, il nous faut les poursuivre jusqu'au bout; ce que nous y trouverons d'arguments instructifs ne peut que plaider notre cause et nous la faire gagner, aujourd'hui qu'une pitoyable réaction nous menace dans ce que nous avons de plus cher, le luxe de nos toilettes.

Assurément nous savons à quoi aboutiront ces homélies de la chaire et ces satires imprimées, avec lesquelles on voudrait nous réduire au modeste rôle de fagots empaquetés de bure ou de mousseline; elles aboutiront, vieilles armes émoussées qu'elles sont, à aller grossir les collections inutiles du genre dans l'arsenal des impuissants.

Le XVI^e siècle nous ouvre ses portes, entrons, Mesdames, nous sommes en plein Renaissance. Ici, l'imagination a des ailes qui la peuvent transporter au pays de la fantaisie; elle y trouvera le talisman qui lui permettra de réaliser le rêve et de matérialiser l'idéal: Pas de désirs qui ne soient accomplis, point de caprices qu'on ne puisse satisfaire; les amours se multiplient à l'infini, toutes les variétés d'étoffes les plus riches viennent faire alliance et s'harmoniser avec l'or, les perles et les diamants. Et dans cet élan fébrile de la toilette féminine, l'art de la couturière atteint de telles limites, que François Rabelais se fit un devoir de lui offrir l'appui de son immense talent, en lui donnant une consécration glorieuse dans les pages de son œuvre sublime.

Henri II succède à François I^{er}, et c'est sous son règne que la mode s'inspirant du sentiment du vrai beau, s'étudie à modifier par le bon goût ce qu'il y avait d'affecté dans la mise de la femme. Adieu le débraillé piquant des échancrures sur la poitrine; voici les collets montants qui viennent jeter un voile sur des charmes qu'aucun bijou, qu'aucune dentelle, qu'aucun collier ne saura jamais remplacer.

Les dames se seraient bien vite consolées de cet échec si le luxe n'eût pas été entravé à son tour par l'ordonnance édictée en 1540. Cette ordonnance, rendue, — notez-le, — pour établir une scission, entre les classes sociales, limitait, déterminait ou proscrivait les étoffes qui devaient ou non entrer dans la confection du costume. La toilette se démocratisait sans que nous en fussions jolouses, nous autres complaisantes natures de femmes, et voilà les rois, les princes, les moines, les poètes, les hommes enfin qui en font un des instruments de leur orgueilleuse aristocratie!

L'orage des guerres civiles et de religion s'annonce; il sera long et terrible. Les questions de conscience vont se débattre à coups d'épées et d'arquebuse; on frémit au vent précurseur des excès qu'elles produiront; l'odeur du sang monte au cerveau et l'extermination apparaît à l'horizon politique.

Le luxe et la mode vont périr?... Point!... Ils vont au contraire prendre une allure plus décidée, plus vive et sauront s'imposer à tous. Les ordonnances, les édits se multiplient?... on les élude, on les brave et la mode avance d'un pas assuré: Non seulement les étoffes les plus somptueuses, les plus coûteuses entrent dans la confection des vêtements, mais les façons, tout comme aujourd'hui, dépassent du triple le prix de l'étoffe.

Sous Charles IX le corset est en grand honneur; il a ses fanatiques. Une taille fine est le suprême de l'élégance; et à l'aide de ce *pressoir* les Françaises parviennent à obtenir l'excessive minceur. Il est vrai que c'est aux dépens de la santé, mais c'est la mode! Les chairs sont broyées,

la respiration est gênée et les côtes se chevauchent, mais c'est la mode! C'est si bien la mode que les hommes empruntent aux femmes cette pièce de leur accoutrement qui fait d'eux d'étranges poupées masculines toutes grimées de ridicule; mais en échange ces messieurs leur cèdent le pourpoint et le haut-de-chausse, ce diminutif de la ceinture de chasteté.

De nos jours le maquillage, cet art du peintre appliqué avec tant de succès à la toilette des femmes modernes, est loin d'approcher des raffinements et des complications du XVI^e siècle... A cette époque une chambre à toilette de femme était une véritable officine: Le sublimé, les pomades, les eaux de senteur, les fleurs de lys, le miel, les œufs, les perles broyées, le camphre, le musc, l'ambre gris, etc., sont les principaux éléments des couleurs dont était chargée la palette d'une jolie femme; et tout cela sans oublier l'emploi des viandes crues et des pigeons saignants appliqués sur la face pour y entretenir une constante fraîcheur.

O hommes! papillons inassouvis de parfums et de fleurs, comment avez-vous récompensé tant de délicates attentions pour vous plaire et fixer vos inconsistantes amours?... Par la plus noire ingratitude, par la satiété de vos coeurs enervés et la mollesse de vos âmes de sardanaples avachis; ô honte!

Voici le règne du roi coiffeur, empeseur de collets, ouvrier en fraises à tuyaux d'orgue; voici le règne de Henri III: Une modeste masculine gouverne la France, hurra!... Autant que ses mignons, la mode aura ses faveurs... et quelles faveurs!

Quelles faveurs! — Si l'on sacrifia largement à la mode, on excella dans le grotesque et le ridicule. Ce souverain qui modèla son costume sur celui des femmes, devait imprimer une impulsion fabuleuse au cocasse et à la caricature; aussi peut-on dire, avec juste raison, de cette époque bizarre, que si le luxe y fut poussé jusqu'au culte, le bon goût et l'élégance furent immolés sur ses autels.

Mais plus tard, Henri III qui s'était si fougusement attelé au char de l'excentricité et de l'extravagance en fait de toilette, prit la fantaisie d'être sévère contre le luxe. Il rendit deux édits somptuaires en 1577 et 1583. On méprisa le premier, mais le deuxième fut rigoureusement exécuté; si rigoureusement que de nombreuses dames de la Cour et des bourgeois furent impitoyablement incarcérées pour infraction à ces ordonnances.

C'était un des actes nombreux de la comédie périodique de ces esclaves du cotillon, qui croient émanciper leurs faiblesses par des velléités d'indépendance, et qui, toujours, nous laisseront diriger les révolutions qu'ils feront chaque fois qu'il nous plaira de commander à nos charmes de leur forger de nouveaux fers.

Sous Henri IV l'accoutrement féminin était si bien lancé vers le laid qu'il ne pouvait plus, pour atteindre les limites de l'absurde, que tourner à l'architecture: L'étalage domine et le bon goût est mort; les jupes ont la forme d'un dôme d'église surmonté par un corsage en entonnoir placé en équilibre sur une coupole. Et dire qu'au dessus de ces monstrueux échafaudages de lignes géométriques apparaissaient, comme sortant de l'entonnoir, les plus jolies têtes et les plus agréables figures du monde, que ne parvenaient pas à enlaidir la haute collerette en forme d'éventail, semblable à une grille en fil de laiton, et la coiffure retournée sur le sommet de la tête, accusant la tournure disgracieuse d'un gâteau de Savoie.

Toute femme bien mise avait alors quatre jupes de couleurs différentes; mais quelles couleurs!... Nos teinturiers devraient bien les reproduire aujourd'hui, si toutefois la chimie moderne possède assez de science pour en retrouver les éléments constitutifs.

Feuilleton de L'Avant-Garde.

MOEURS LYONNAISES

LES BATARDS DE LA COMTESSE

Depuis deux jours la troupe Ciotti était arrivée à Lyon — l'an passé. — Aux braves enthousiastes des spectateurs entassés sur les gradins du cirque, la petite Pascalina était descendue de cheval, et la bande joyeuse des clowns avait envahi l'arène ruisselante de lumière. Tous luttaient de bonds, de cabrioles; les sauts en arrière succédaient aux sauts périlleux, les pirouettes aux escalades les plus audacieuses. C'était à donner le vertige.

Perdue au milieu de la foule, Marianina suivait avec anxiété les mouvements de l'un des clowns — Pierre. — De ses deux petites mains finement gantées elle applaudissait à outrance et ses deux lèvres roses ne se lassaient pas de s'ouvrir pour crier: *Bravo! hurra!* Il lui semblait que

le triomphe obtenu par Pierre était le sien propre, et plus que lui peut-être elle jouissait de toutes ces ovations.

Et pourtant, le matin encore, le nom de Pierre lui était inconnu!

Mais après son déjeuner elle avait rendu visite à son ami Juliette et celle-ci lui avait fait un éloge pompeux de la force musculaire du clown.

— Si je n'étais pas si amoureuse de mon grand Quéquette, avait-elle fini par dire, je serais femme à me payer Pierre!

Marianina a pour moi-même défaut, d'être très-capricieuse. Les paroles de Juliette surexcitèrent les quelques étincelles qui pouvaient encore couvrir dans son cœur, et elle se jura de ne pas se laisser distancer par ses rivales.

Le clown était déjà la coqueluche de Lyon, selon l'expression de Juliette, toutes les femmes étaient fascinées, et plus d'une avait dû risquer sa déclaration d'amour. Il n'était que temps de se mettre en campagne et de rabaisser par une victoire éclatante l'amour-propre des bonnes petites camarades.

Aussi Marianina, fit sur-le-champ retenir une place, et, avant la fin de la représentation, elle

adressait à Pierre une lettre toute ardue, toute passion — qu'à tout hasard elle avait préparée d'avance.

Son portrait était joint au poulet, et certes Pierre, eût été bien difficile — ou bien prude — s'il avait repoussé les avances que lui faisait avec si peu de retenue la charmante Marianina.

Vous avez tous vu — de près ou de loin — cette fille, alors qu'elle était la reine du quart de monde Lyonnais. C'est pour elle, vous vous en souvenez, que le vicomte de Puymelé se fit transpercer le ventre par un officier de hussards.

Que voulez-vous? Ils étaient tous deux amoureux fous des cheveux blonds de Marianina!

Celle-ci, du reste, bonne fille au fond, arrangea les choses pour le mieux; elle fit le sacrifice d'une mèche de ses longs cheveux et la déposa en pleurant dans le cercueil du vicomte.

Et pour se consoler elle soupa le soir avec le hussard. — Je dois ajouter en historien fidèle, que c'est ce dernier qui a divulgué ces détails, ne remarquant pas, le fat! quela pierre qu'il croyait jeter à Marianina lui retombait droit sur la tête!

Mais hâtons-nous de revenir à Pierre, qui, tout

en avalant la soupe au fromage traditionnelle, parcourait la lettre qui vient de lui être remise.

— Ma foi, la petite est gentille, fait-il à Beppino, et elle a du style j'en fais mon affaire. Rue Lafont et au premier... Elle pourrait bien avoir quelque aisance. Moi, d'abord, j'aime les femmes en robe de soie et en manteau de velours. Un verre d'eau et une mansarde sans feu, br! je frissonne rien que d'y penser et puis j'ai idée que j'ai puisé dans mon berceau le goût des grandeurs avant d'entrer aux Enfants-Trouvés, je dois être passé par le château de quelque marquise. Les femmes du peuple aiment trop leurs enfants fous en séparer; c'est une fantaisie que les grandes dames seules se permettent.

Et ayant avalé un verre de bordeaux, messire Pierre alla se coucher sans plus songer à Marianina.

Le lendemain, cependant, il se décida à faire la connaissance de sa conquête. L'entrevue dut être touchante: les hommes dont le cœur ne bat pas savent mieux que personne duper en fait de sentiment, et d'autre part ces pauvres filles — qui ne sent guère qu'un souffre-plaisir pour le sexe

fort — n'admettent aucun obstacle dès qu'elles se prennent à aimer.

Et Marianina aimait déjà Pierre avec tant de furie que une heure après M. Ciotti était prévenu du départ de son clown pour Paris.

II

Quinze jours plus tard, nous retrouvons nos deux tourtereaux fuyards dans une première loge à l'Opéra-Comique. Marianina, vêtue d'une robe de soie noire, agrémentée de jais, ses cheveux blonds ondulés sur les tempes brille dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans. Les yeux, entourés d'un cercle de bistre, se fixent langoureusement sur Pierre, — lequel, soit dit en passant, a l'air de s'ennuyer horriblement.

L'orchestre a été dépitée par les corrompus de l'orchestre, vingt lorgnettes sont braquées sur elle. Mais elle n'y prête aucune attention, et les duos du ténor et de la première chanteuse, trouvant un écho fidèle dans son cœur, ont seuls le pouvoir de l'arracher pour quelques instants à sa contemplation amoureuse.

(La suite au prochain numéro.)

Voici quelques noms de ces belles nuances perdues :

« Zizolin, triste amie, ventre de nonain, face grattée, couleur de Judas, singe mourant, veuve réjouie, temps perdu de la faveur, couleur de constipé, singe envenimé, ris de guenon, trépassé revenu, Espagnol malade, couleur de baise-moi-ma-mignonne, de péché mortel, de bœuf enfumé, de jambon commun, de désirs amoureux, de racléur de cheminées, etc., etc. » J'en passe et de plus imagés.

Fanchement, pour un règne de vert-galant, la mode ne fut pas appelée à soutenir cette réputation. Heureusement pour sa mémoire que Henri IV justifiait par des mérites spéciaux auprès des dames ce surnom qui n'est pas son moindre titre de gloire.

Pardonnons-lui, mesdames, car s'il a beaucoup péché d'un côté, il a beaucoup aimé de l'autre.

VICOMTESSE DE CHAUVINVILLE.

LE DIABLE

DE

MARGNOLE

LEGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

PAR PIERRE DÉCHAUT.

II.

L'amour a le droit de se nicher entre deux cornes, tout comme chez lui.

Le Diable Margnole se campa carrément, en sénateur romain, promena un regard fier sur l'immense Assemblée, plongée dans un si profond silence qu'on eût entendu distinctement le roulement du tonnerre. Dans les enfers, le tonnerre c'est une mouche qui vole.

Vers l'an 1777 de l'ère humaine chrétienne, dit-il, un décret infernal me força à m'expatrier... Mille voix : Hauxpatrier ! puisque vous êtes monté.

Le Diable Margnole : Je sais... ce serait même logique... mais, je n'ai jamais été académicien, que je sache ; conséquemment je n'ai pas mission d'inventer un mot... car...

Le Président : Pardon, pardon !... L'Académie invente seulement des académiciens ; le mot nait, on ne sait de qui. (Atrape !) Quand il peut marcher, cahin-caha, tantôt sur une lettre tantôt sur une autre, il se présente à l'état civil du dictionnaire ; l'académicien de garde s'empresse de lui fermer le feuillet au nez. Alors, vagabond, le mot se promène de carrefour en faubourg, de faubourg en ville, jusqu'au moment où un gendarme palmé le prend au collet et l'écroute dans un violon relié en veau. Là, après lui avoir fait endurer toutes les tortures que l'inquisition lettrée puisse appliquer à de syllabiques membres, il est décidé que le vagabond, ne méritant pas la guillotine, ce qui le rendrait encore plus informe, marchera librement, sur tel nombre de pieds, coiffé d'un circonflexe selon la mode, ou bien orné d'un aigu ou d'un grave, selon la bise ; si sa queue s'use on lui donne une lettre de recharge. Et voilà... Continuez.

Le Diable Margnole : Mon président, tout le monde dort.

Le Président : C'est de l'ouvrage de fait pour vous.

Le Diable Margnole : Merci. Je disais, qu'obligé de m'expatrier sous le couvert d'une mission étrangère, je débarquai par l'office d'une houillère, salué du plus beau feu grisou qui ait jamais asphixié plus belles galeries de Rive-de-Gier ou de Saint-Étienne. Ma première occupation fut d'établir mon pied-à-terre ; je choisais Lyon ; à Lyon, je choisais Saint-Just et je m'assis sur le

haut du Chemin-Neuf. Beau temps alors ! que cette population insouciante de l'avenir, sans conscience de son crétinisme, délaissée d'un Louis XVI, cette agonisante prière faite sur le grabat de quatorze siècles de rois ; population environnée de couvents et de ténédres, emmaillée, encapucinée, craignant l'air, la terre, le feu et l'eau, même bénite ; qui croyait au pape plus qu'en Dieu, et au Diable plus qu'au pape !

En ce temps, la lanterne municipale, très-jaune et encore plus rare, ornait, la nuit, un angle par quartier ; l'ombre, ainsi respectée, était loin de se douter que, soixante ans plus tard, le gaz hydrogène viendrait déchirer sa chemise : l'ombre de l'idée était loin de se douter que douze ans plus tard elle s'évanouirait devant le flambeau de la liberté !...

Le Président : Tout le monde ronfle ; vous le voyez.

Le Diable Margnole : Cela m'étonne ; je n'ai cependant pas parlé du soleil d'Austerlitz. Je continue... Je m'assis sur le haut du Chemin-Neuf, et là je me mis à faire peur aux passants attardés : je poussais des hurlements, je grinçais des dents à l'aide d'une raquette, je me cachais dans un coin plus obscur que moi pour sauter sur le premier venu ; je vidais les poches de leur monnaie, les goussets de leurs montres. Les Pater et les signes de croix ne me faisaient ni plus ni moins que si vous crachiez en l'air... Tas de sacrés dormeurs !... M'écoutez-vous, à la fin ?

Les Diables s'éveillent : Bravo ! bravo !

Le Diable Margnole : C'est heureux. Il faut vous dire, du moins pour ceux qui ne le savent pas, que l'un quiconque de nous, sur terre, participe de la nature infernale et de la nature animale humaine : J'étais sacristain de la chapelle des Minimes ; j'avais bien l'âme d'un diable, mais j'étais sensible aux coups de bâtons.

Or, un soir que, fatigué de hurler et de traîner des chaînes pour rien, j'allais envoyer coucher ma peau de sacristain, je vois descendre de Saint-Just un menuisier et son ouvrier qui venaient de rendre de l'ouvrage ; l'ouvrier marchait devant. Je l'accoste selon ma coutume, et pour toute réponse je reçois une volée de coups de trique ! Je ne vous dis que ça !... Puis le patron accourt, brandissant une hache ; je n'eus que le temps de prendre à mon cou les jambes du sacristain, qui tout meurtri me supplia de sortir de chez lui. Ce que je fis. Néanmoins, pour satisfaire mon amour-propre froissé, j'entrai dans le ventre d'un cheval appartenant au supérieur des Oratoriens de Saint-Polycarpe, et je piaffai vers minuit, rue Vieille-Monnaie, devant la boutique du menuisier dont je décrochai l'enseigne par une ruade de haute école. L'enseigne portait le nom de Rousset.

Tout cela ne fut que pour sentir l'air du bureau ; mon but était, je vous l'avoue, de prendre femme à seule fin d'enrichir les enfers d'un diable de plus. Et puis, j'étais amoureux : de qui ? je n'en savais rien. De la première venue sans doute, pourvu que j'en pusse faire une Notre-Dame, et vous l'amener ici enveloppée de certificats d'immaculation.

De toute part : Bien ! bien ! très-bien ! !

Le Diable Margnole : En proie à cette idée conjugale, j'ai parcouru l'ère de la révolution française ; j'ai placé des revenants dans les châteaux des émigrés, j'ai allumé des feux follets dans les cimetières, j'ai distribué des amulettes aux Vendéens : les soldats républicains s'abraient tout sans pitié. J'ai parcouru l'ère napoléonienne ; j'ai fomenté, partout où j'ai pu, la conspiration contre le restaurateur des autels, l'Espagne m'a vu à sa tête, l'Angleterre à sa queue, j'ai crié « sauve qui peut » à Waterloo. J'ai amené Louis XVIII dont j'ai fait un ventru, ce qui entre nous convenait à son titre de restaurateur...

Le Président : Ministre Margnole, pas de calembourgs, s'il vous plaît, hein ?

Plusieurs démons : La Croix-Rousse !

Le Diable Margnole : On y va. A la fin de ces pénibles et stériles travaux, toujours pas de Notre-Dame bien-aimée. J'arrive à 1819. Là je fus épris d'une laitière de Chaponost ; tous les matins elle, et une multitude d'autres, venaient à Lyon distribuer leur lait et vendre leurs recuites d'un sou. Elles passaient par les Etroits,

sur le lieu où Mouton-Duvernet avait été fusillé ; comme elles arrivaient de grand matin, c'était mon affaire : mon plan était, après quelques grimaces préparatoires, de posséder ma laitière de Chaponost, puis de la déposséder, de lui faire faire des miracles tant et si bien qu'elle serait devenue Notre-Dame-des-Etroits.

Pas de réussite, malgré ou plutôt à cause de la terreur que j'inspirais, les laitières s'abstinrent de passer durant trois semaines aux Etroits ; l'âme de Mouton-Duvernet rejoignit Loyasse, ma Notre-Dame me glissa des doigts et Lyon en fut quitte pour une privation momentanée de recuites. Me voilà obligé de chercher d'autres aventures...

L'Assemblée : A la Croix-Rousse !

Le Diable Margnole : Sur le quai Saint-Clair, en 1824, dans la maison des médaillons...

L'Assemblée : Croix-Rousse ! ! !

Le Diable Margnole : Au premier étage, je m'établis. Voici...

L'Assemblée sur l'air des lampions : La Croix-Rousse ! La Croix-Rousse !

Le Diable Margnole : Voici pourquoi et comment...

L'Assemblée : Assez ! La Croix-Rousse !

Le Président : Laissez donc parler... On se croirait vraiment au sein d'une chambre de députés !

Le Diable Margnole : Voici comment la chose arriva. L'appartement d'un riche émigré avait été mis, en 1792, sous séquestre ; un canut avait été institué gardien, chargé d'araigner de temps à autre, et qui sait ce que contient de vermine un blason vermoulu ! Le canut s'établit dans le grand salon et monta deux métiers...

Une voix : De façonnés ? (Rires).

Le Diable Margnole : De taffetas. (Bien fait). S'immobiliser là était un crime de lèse-noblesse ; de plus, il faisait ses canettes sur le balcon !... (Mouvement d'horreur). Sans doute, pour mieux jouir de la vue des Brotteaux qui lui rappelaient sa mie Jeanne. L'émigré avait eu le tort de rentrer longtemps après les autres...

Une voix : C'est qu'il venait de très-loin, le pauvre homme !

Le Président : Probablement du pôle austral.

Le Diable Margnole : Non ; parce qu'il était parti le premier. Le gouvernement qui commençait à en avoir par dessus l'épaule de la répartition du Milliard, avait oublié, comme d'habitude, dans la joie de sa restauration, la victime de sa déconfiture. Il était donc urgent que Carabas manifestât sa présence, ce que nous fîmes sous l'apparence de venger la noblesse du sacrilège commis par le taffetier. J'entrepris l'affaire dans le ventre d'une bonne de la maison.

Une voix : Notre-Dame-des-Médaillons ?

Le Diable Margnole : Oui. Quelle belle femme tout de même ! Petite et rondelette, cheveux roux, joues de pommes d'api, front rond et court, petits yeux gris, luisants et à fleur de tête, nez court légèrement truffé, lèvres minces et horizontalement fendues ! Bigote comme un aierge, sans dévotion, méchante, bavarde et voleuse au superlatif relatif et absolu tout à la fois. Elle s'appelait Marie, comme ma laitière des Etroits.

Une voix : Et celle de Margnole, votre quartier ?

Le Président : Attendez. Nous y viendrons.

Milliers de voix : La Croix-Rousse ! Margnole !

Le Diable Margnole : Permettez, permettez...

Millions de voix : Assez, assez !

Le Président : N'étaient mes cornes, je me coifferais à un pareil tapage !...

Tout l'enfer : La Croix-Rousse !... Assez !... A la cuisine !

Le Président : La situation orageuse que vous me faites m'oblige à vous accorder la parole, à tous à la fois, jusque

au prochain numéro.

A partir de ce numéro, la Revue anecdotique de l'Avant-Garde sera faite par M. ALBERT DUNOIS, ancien rédacteur du Refusé.

REVUE ANECDOTIQUE

Ça marche, ça marche !

Le *Petit Marseillais*, journal quotidien, qui depuis plus d'un an faisait à Marseille une rude concurrence au *Petit Journal* et à la *Petite Presse*, est politique depuis jeudi.

Rien n'est changé à la partie littéraire de cette feuille. Que le timbre lui soit léger !

✕

La semaine passée, en quittant Lyon, Victorien Sardou s'est rendu à Marseille, où il a assisté à la représentation de sa dernière œuvre.

Je lis en effet dans le *Petit Marseillais*, déjà nommé :

M. Victorien Sardou, l'auteur de *Patrie*, assistait à la représentation de *Séraphine*, qui a eu lieu vendredi au Gymnase.

Les artistes n'ont pas paru mécontenter le père de la *Famille Benoît*, car il a applaudi plusieurs fois. Après le quatrième acte, il s'est retiré et est allé, nous assure-t-on, féliciter ses interprètes du talent que la plupart d'entre eux ont déployé.

Nos artistes réussiront-ils aussi à contenter l'auteur de *Patrie*, quand, à son retour d'Italie, il viendra voir interpréter *Séraphine*, comme il l'a promis à M. d'Herblay. Espérons-le.

✕

La mode est aux définitions. L'autre jour, c'était une définition de la girafe, aujourd'hui c'est une définition de l'eau que je trouve dans le *Marseillais*. (Petit Marseillais ! Marseillais ! sont-ils Chauvins ces journaux du Midi !)

L'auteur doit être un charbonnier ou un ramoneur :

L'eau est un liquide qui devient noir quand on y trempe les mains.

Ça dépend !

✕

A côté, dans la même feuille, un Calino assez drôle.

L'on disait dernièrement à un calino qui prétendait que de se marier jeune était une folie :

— A quel âge est-on donc bon pour le mariage.

— Je ne sais pas, répondit-il ; mais je ferai comme mon père qui ne s'est marié qu'à un âge où l'on ne peut plus avoir d'enfants.

✕

Que pensez-vous de cette annonce de l'*Abeille du Bugey* ?

Tavel, tailleur à Nantua, rue Saint-Michel, vis-à-vis l'hôtel du Nord, a l'honneur de faire savoir au public qu'il conditionne à façon, et comme à Paris, tous les genres de vêtements, suivant la mode la plus récente et au goût de chacun, ainsi que les uniformes civils, militaires et religieux.

Et comme à Paris ! Hein !...

Mais ce n'est pas tout. Je vois au-dessous :

Mme Tavel, sage-femme, offre à son tour ses services au pays.

O Bugistes ! O Bugistes ! Pourquoi pas à la patrie.

✕

Savez-vous comment M. de Tillancourt appelle un homme de faible intelligence ? « Un cerf-volant » parce qu'il l'a, le cerveau lent.

ALBERT DUNOIS.

CORRESPONDANCE

Lyon le 20 Avril 1860.

Monsieur le rédacteur du journal

L'Avant-Garde,

J'ai l'honneur de vous informer, que le premier numéro du journal satirique et littéraire *La Verge*, paraîtra le samedi 1^{er} mai prochain.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de la parfaite considération de votre serviteur,

Charles RONCHON, gérant.

ÉCHOS DE COULISSES

Je suis heureux !

J'ai des éloges à faire à M. d'Herblay. Figurez-vous que lundi à dix heures trois quarts du matin (soyons précis !) on a vu le vieux Hamilton sortir de la caisse d'épargne.

De la caisse d'épargne !...

Conclusion : sous l'administration d'Herblay, les artistes peuvent porter de l'argent à la caisse d'épargne.

✕

Je suis triste !

J'ai des reproches à faire à M. d'Herblay.

Refuser la salle du Grand-impérial à vos choristes, ce n'est pas bien, cher directeur ; mais, que dis-je ? il ne l'a pas refusée, au contraire, il l'a offerte de grand cœur, mais au prix de huit cents francs seulement (c'est peu !) à cette seule condition qu'on lui permettrait d'emporter la moitié des bénéfices.

Nos choristes insoumis ont préféré s'installer au théâtre des Variétés ; de cette façon nous prendrons l'habitude d'y aller, et ce ne sera plus qu'une agréable promenade quand notre bon Lamy sera installé à Lyon.

C'est égal ! Pauvres choristes ! En voilà qu'on ne verra jamais sortir de la caisse d'épargne.

✕

Je suis heureux !

J'ai des éloges à faire à M. d'Herblay.

Mlle Mathilde est engagée pour l'année prochaine. Enfin !... Lundi, au bénéfice de Mlle Maes qu'elle remplace, première représentation de *Vautrin* : les principaux interprètes de cette œuvre de Balzac, sont : MM. Montbazou, Harville, Laty, Luco, Cazaubon, Chevalier, et Mesdames Abit, Michon, Ballauri et Maurel.

✕

Je suis triste !

J'ai des reproches à faire à M. d'Herblay.

On s'est décidé à représenter *Cendrillon* ; pauvre Rossini ! que lui as-tu donc fait, à notre directeur ?

Seul, M. Danguin m'a semblé prendre quelque plaisir à cette représentation.

✕

Enfin, je suis bien heureux !

J'ai des éloges à faire à... toujours le même.

M. Coquelin, de la comédie française, doit arriver à Lyon aux environs du 20 mai, et donnera douze représentations au théâtre des Célestins : *L'Avanturiers*, *Paul Forestier*, *Gringoire*, *les Plaideurs*, *L'Avare*, *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*, *la Revanche d'Iris*, *les Jurons de Cadillac*, *la Cravate blanche*, *le Mari à la Campagne*, voilà le bagage dramatique que ce jeune artiste nous apporte.

Eh bien, sincèrement, je suis bienheureux !

J'ai des éloges à faire à M. d'Herblay.

ERNEST CAPITAN.

P. S. Nous apprenons au dernier moment l'engagement de Mlle Verger, la jeune élève de M. Holtzem, que nous avons entendue dernièrement au Théâtre des Variétés, en qualité de seconde dugazon à la place de Mlle Vigourel.

Allons, tant mieux : je suis rudement heureux cette semaine ; je n'ai que des éloges à faire.

Bah ! pour une fois...

E. C.

PETITE CORRESPONDANCE

DE MILL. — Méphistophélès et Raspail ont été faits dans la *Semaine Illustrée* d'il y a quinze ans. — Notre directeur serait très-heureux de causer avec vous. Allez donc le voir lundi, de une heure à trois heures, à son bureau particulier, 32, rue de l'Arbre-Sec.

J. K. — Politique malheureux. — Lisez les journaux de Lyon attentivement et relevez ce qu'il y a de curieux.

V. M. — Même réponse.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEVAIS & BOUGRON, rue Mercière, 92.

Feuilleton de l'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LA RACINE MERVEILLEUSE

(Suite).

JÉRÔME.

Lui, Guignol, un si joyeux compère.

GNAFRON.

Y vat-à la platte et y tricotte... Sa femme lui donne sa tâche et si ne l'a pas fini quand elle rentre elle lui arrache quinze ou vingt cheveux, c'est selon ce qui manque de tours à son bas.

JÉRÔME.

Il est temps que j'arrive. Allez trouver Guignol, dites-lui que je suis de retour et que je l'attends pour dîner avec moi à deux heures précises, à l'hôtel de l'*Écu de France*.

GNAFRON.

Monsieur Mouton vous pouvez compter que nous y serons.

JÉRÔME.

Comment, vous y serez ; ah ! c'est juste, j'oubliais de vous inviter.

GNAFRON.

Oh ! monsieur, ce n'est pas pour le dîner, seulement Guignol ne sortant que pour promener son gone à Bellecour, ou faire le tour de la maison, y ne connaît pas l'hôtel de l'*Écu de France*, y faut ben que je le conduise, y se perdrait en route ; dites donc, Monsieur Mouton, pas de folies, un dîner sans façon, pas de petits plats, un dinde, un gigot et accessoires.

MOUTON.

Soyez tranquille, rien ne manquera. (Il sort.)

SCÈNE II.

GNAFRON puis MADELON.

Ça va ben jusque-là ; des jaunets dans la poche et un dîner en parfait. Mais c'est pas le tout, y faut amener Guignol, voilà le hic ; si la tigresse y est elle m'arrache un œil, elle en est capable. Ah ! bah, pour une fripe on peut ben risquer quelque chose ; oh ! que je suis bête, je l'invite à dîner, une fois à table, je lui fais lamper de l'arsinite, elle roupille sur la table, pendant ce

temps-là je viens chercher son homme et nous allons fripper (il frappe). Ohé ! Chignol.

GUIGNOL (en dedans).

Qu'est-ce qui chapotte ? on y va.

GNAFRON.

Bon, c'est lui, ça va ben.

MADELON (en dedans).

Attends un moment, je vais voir quel est le grédin qui se permet de venir te dérangeassier.

GNAFRON.

Boum ! Gare l'averse... c'est elle.

MADELON en scène.

Comment, c'est vous, guoux, canaille, que venez-vous faire ici, vous savez bien que je vous ai défendu les portes de la maison.

GNAFRON.

Aussi, belle cousine vous l'avez l'entendue, j'ai frappé.

MADELON.

Vous venez encore pour donner de mauvais conseils à me n'homme pour me faire cogner le bec comme les autres fois, mais maintenant n'y a pas moyen. Tenez vieux péju, quand je vous vois, y me prend de z'envies de vous arracher les œils (elle tape sur Gnafron), canaille.

GNAFRON.

Jolie manière de m'éclaircir la vue, allons, commère, ne nous fâchons pas, je ne viens pas avec des intentions ostiles, je m'amène pour vous invitassier à dîner.

MADELON.

Pour que j'y mène me n'homme, vieux pillié de cabaret, tapisseur de banc, vieux Gnafre boum.

GNAFRON.

Gnafre, oui, mais pas boum !... Votre l'homme ne viendra pas... rien que nous deux.

MADELON.

Ah ! grand Dien, z'un tête z'a tête à moi toute seule, vieux sapajou.

GNAFRON.

Oh ! pardine ne voyez-vous pas la belle fleur des pois.

MADELON.

Voyez-vous, ce bien frisé, pas de cheveux, frisés avec des étoupes ; donnez-moi donc l'adresse de votre chapelier, c'est au moins cours Bourbon, vieux melachon.

GNAFRON.

Et vous de votre modiste, vétérân